Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 29 (1938)

Artikel: Le français et la formation de notre jeunesse
Autor: Dudan, Camille
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-112561

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PREMIÈRE PARTIE

Le français et la formation de notre jeunesse[1].

Chaque génération remet la suivante « sur la forme », et s'use du reste volontiers à cette besogne. En vertu d'une volonté profonde et qui la dépasse elle-même, elle lui apprend à marcher, à grandir, à parler, à penser et à agir. Elle lui aide à prendre conscience de soi, de son pays, de sa langue, de sa race, de son génie, de son humanité, et, si possible, de ses nobles devoirs. Elle nourrit en elle les forces bonnes, et tente d'enchaîner les perverses. Elle lui forme le corps et l'âme, et, lui révélant sa passagère appartenance à une longue volonté, lui livre le sens de sa vie, toute sa raison d'être.

Le métal le plus noble, le marbre le plus beau sont aveugles, sourds et muets, tant que l'idée ne les frappe en médaille, ne les taille en statue. Le métal brut, la morte matière ne vivent soudain qu'à la rencontre de l'idée. Elle leur confère l'effigie, et brille avec eux dans l'empreinte et le galbe, le relief et la saillie. L'or fleurit et le marbre pense. Ils disent l'âme, ils disent l'homme, ils disent Dieu.

Dans la langue, le style (qui est l'homme même) n'est point autre chose que ce signe de l'âme qui parcourt les mots et la phrase, qui frissonne et palpite avec eux.

Ainsi notre jeunesse — si elle ne se formait point, — ne serait qu'un très sympathique troupeau (qui pourrait n'être qu'un

[1] Causerie faite à l'assemblée des inspecteurs et directeurs d'écoles primaires de la Suisse romande, à Lausanne, le 1er octobre 1937.

bétail, et dangereux), si nous manquions à notre devoir d'aînés de lui révéler l'âme du pays et l'âme humaine qu'elle porte en elle, qui ne se découvre qu'avec une peine qui en fait la valeur ; de faire renaître en elle, comme on l'a fait en nous, la pensée et le visage même de la patrie, d'en ramener dans ses yeux l'expression profonde, et le sourire, — et sur ses lèvres, soigné, pur, le parler maternel, forme exquise de notre âme, véhicule de toutes choses, ce français qui nous appartient par droit de naissance et qui nous est sacré comme un héritage.

* * *

La langue n'est pas le seul outil propre à former un enfant et un homme. Il en est d'autres, et de très puissants : la famille et l'éducation, l'école et l'instruction, la profession et le devoir, le service militaire et la discipline, la société et l'entregent et la politesse, la conversation et le voyage, le jeu et le sport, l'art et la science.

Mais, entre toutes ces choses qui concourent à nous former, à côté d'elles, à travers elles, au-dessus et au-dessous d'elles, la langue demeure l'outil le plus constant, celui-là même qui s'unit à tous les autres, celui-là seul qui leur permet de s'exercer, dont aucun d'eux ne se passe, où tous s'achèvent, — celui-là est bien maître des autres. Rien pour nous qui ne s'exprime par la parole. Le verbe est à l'origine et à la fin de toutes choses.

Le menuisier parle *varlope* et *mortaise*. Le *pène*, le *mentonnet*, et la *gorge* sont mots de serrurier. La *pioche* et la *bisaiguë* ne sont point outils du même métier. On apprend sa langue auprès des maîtres d'état. Ils sont passés maîtres en effet quand ils nomment avec sûreté, avec saveur, les pièces de leur travail.

Le commerçant disert enlève le client à l'autre, même si ses produits ne sont pas meilleurs ; mais tant y a qu'il les nomme, les explique, les anime : « Ce collier est en perles dégradées », « ce diamant est d'une belle eau » ; nommer l'objet, c'est le tirer de l'ombre, le faire saillir, briller, séduire, vaincre.

Le commis voyageur éprouve la résistance du client. Il l'emporte à coups de paroles.

La réclame est heureuse quand elle inculque un mot dans une tête. Ce mot pour elle vaut de l'or.

La lettre d'affaire dont le français est râblé, net, direct a

un autre mordant que celle dont la plume s'embarrasse de formes clichées.

Ne parlons pas des avocats, des députés, des diplomates. Que feraient-ils, bon Dieu ! sans la langue ?

Cet élève « croché » à son problème de mathématique, savez-vous ce qui l'arrête ? Une question de mots. Il confond deux termes. Il prend l'un pour l'autre (je choisis un exemple grossier) *cercle* et *circonférence*. Sa mathématique marchera, quand il saura son français.

Et c'est le cas pour toutes les disciplines des études, où le français est comme la lampe qui porte la clarté.

Le téléphone, le télégraphe, la radio ne sont point faits pour les mal parlants.

Celui qui sait répondre passe avant l'autre.

Le soldat n'obéit qu'à l'ordre clair, qui le subjugue.

Celui qui se parle clair à lui-même, voit clair, fait vite, saisit l'occasion.

Le mot pique, venge, ridiculise ou console. Il est de bronze au front des monuments, il y chante la pensée et l'acte. Il ouvre une porte, il prend un cœur. Le mot règne.

Il est des bavards, je sais ; mais ils bavardent, et ne *parlent* point. Autant en emporte le vent.

Il est des trompeurs, je le sais aussi ; mais leurs paroles ne trompent, hélas ! que ceux qui le méritent, que ceux qui, ne connaissant pas les mots, se laissent piper par eux. La perfidie de ces paroles n'est après tout, comme l'hypocrisie, qu'un hommage du vice à la vertu.

Rien n'est puissant comme la langue, invincible comme elle, quand elle prête ses mots au cran, au courage, à l'héroïque vérité. Le verbe alors se fait divin.

Ainsi notre français porte le rêve, comme il porte la logique et la force. Il nous suit pas à pas, uni à notre souffle. Il vit, dort, rêve, agit, travaille, se bat, souffre, joue, sourit, chante, se repose, soupire et respire avec nous.

Le mot est maître de toutes choses. Comme la culture tient dans le geste, la politesse dans la nuance de l'attitude, l'intelligence dans la qualité du regard, l'esprit dans la ligne de la lèvre, ainsi l'âme s'installe dans le mot.

Davel rayonne tout entier et pour toujours dans son paradoxe serein : « C'est ici le plus beau jour de ma vie ». Et nous goûtons

tout *Viret*, son âme, sa foi, sa vie, dans ces simples mots : « au pays de ma naissance ».

Il faut mettre aux mains de nos enfants une arme si bonne. Il faut qu'ils soient maîtres de leurs mots.

* * *

Le français est plus encore pour nous : il est la *langue maternelle*. Maternelle, et non pas paternelle. C'est sans doute que la langue nous prend au plus profond de nous-mêmes, au cœur de notre intimité, telle l'attache vitale qui joint le fils ou la fille à sa mère. C'est la mère qui *forme* vraiment, et jusque dans les mots. La langue plonge en nous ; elle y baigne et respire. « Maman », se dit assez mal dans la langue étrangère. « Maman », le premier mot, et souvent le dernier !

Le français reste uni au baiser maternel.

Il nous tient par l'oreille et les lèvres. Il est proprement le son de notre corps. Il est aussi le son de notre âme, la chanson première et lointaine, la chanson de jadis et naguère « où restent pris des sons de voix aimées ». Nous retrouvons dans la caresse de ses syllabes « l'inflexion des voix chères qui se sont tues », de ces voix, d'une surtout, qui nous a appris le devoir, le sourire, le bon réveil, la maison, la bonté, en nommant simplement toutes ces choses. Tout cela est pour nous attaché, collé à ces mots, qui nous rendent chaque jour les parents que nous n'avons plus. Et par quelque magie encore : tout le bleu du lac, et le parfum de l'herbe fauchée.

Cultivons pour nos enfants, avec eux, le français gardien et fils du foyer.

* * *

Au delà de nos proches parents, le français nous rattache à la tradition latine et grecque, c'est-à-dire aux grandes voies anciennes de la culture. Il est proprement pour nous le véhicule de la *civilisation*. Le posséder, c'est posséder par lui l'expérience humaine qu'il résume. C'est puiser à un trésor, non seulement inépuisable, mais qui suscite, féconde, recrée, toujours nouveau. Replonger le français à sa source, c'est lui donner chaque fois une vigueur nouvelle. Ainsi Antée chaque fois qu'il touchait la Terre maternelle.

Le français porte en lui le latin et le grec, le latin par dérivation directe : huit mots français sur dix viennent du latin. Et comme le latin s'était lui-même pénétré du grec, jadis plus avancé que lui, c'est bien en réalité le grec et le latin unis qui font notre français. Posséder le français, même si l'on n'a pas appris de latin ni de grec, c'est en principe les posséder aussi.

Notre français seul nous donne la pleine conscience de nous-mêmes. Si en politique nous sommes un très petit pays, et même, Suisses français, une minorité dans un petit pays, par la langue nous participons à une tout autre grandeur. Nous appartenons à la grande tradition latine, méditerranéenne ; nous partageons de grands souvenirs avec les Français, les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Roumains. Tel tronçon de colonne romaine encore debout dans les champs d'Avenches, telle mosaïque de grand style à fleur de terre encore dans les champs d'Orbe, nous révèlent notre appartenance à une grandeur qui passe les monts et les frontières, une grandeur universelle, virile et claire. Sitôt ce passé ressaisi, nous échappons à toute étroitesse, nous sommes rendus à quelque grande humanité. Bien jeunes, à côté de ces antiques souvenirs, nos tours médiévales, nos donjons, nos châteaux ! Nous venons de loin et de haut avec notre langue, et ce n'est point seulement parce qu'il est bleu que le Léman est, à l'entrée des Alpes, une seconde Méditerranée !

Rome respire encore dans notre langue romane, et profondément. Elle vit dans notre goût du droit, de l'ordre, de la paix robuste et de la sympathie humaine. Bien plus, le latin sonne encore dans nos mots français, dont les plus anciens et les meilleurs gardent l'accent sur la même syllabe qu'autrefois, et quand tel mot toujours vif frémit sous la frappe de cet accent, c'est bel et bien le son même des voix anciennes que nous entendons encore.

Athènes aussi (et un peu *Sparte*) sont demeurées dans le français. Son esprit délié, sa clarté, sa mesure, ses images, sa grâce, son esprit, sa crânerie ont de qui tenir.

L'*Orient* lui-même, et *Jérusalem :* le christianisme nous est venu par la grande voie grecque et romaine, nous apportant le Testament, la Bible, que Ramuz appelle « notre antiquité ». Les Croisades, plus tard, nous y ramèneront sans peine.

Enfin, issus de cette tradition si vaste, nous avons depuis voisiné avec la France. C'est, après Athènes et Rome, la *Provence*

et *Paris* que nous portons dans notre français. Nos patois exquis étaient fils du Rhône et du soleil, ce Rhône où Ramuz se replonge et se vivifie. La langue et les lettres de France ont été et sont toujours à nous, et nous goûtons, comme notre poésie même, et Roland, et Tristan et Iseult, et du Bellay, et Montaigne, et Corneille, et Racine, et Verlaine. Genève reçoit de France Calvin, elle envoie Rousseau en France.

Nous avons même des devoirs vis-à-vis du grand pays littéraire français : lui ménager l'expérience protestante, lui garder aux frontières des langues une terre, une « marche » vigoureuse, libre, propre à l'échange des idées, belvédère et refuge à la fois, qu'apprécient les Sainte-Beuve ; un sol d'une beauté accomplie, dont le chant discret et fier s'exprime aussi en français, en un français qui doit rester pur.

Négliger notre langue, ce serait déchoir. Et nos enfants nous en voudraient trop !

* * *

Notre devoir vis-à-vis de notre langue est aussi, au premier chef, un devoir *suisse*.

Si deux religions au moins se partagent notre pays, c'est trois langues qui sont nationales (et même aujourd'hui quatre, puisque le romanche est reconnu ; comme on a raison ! chaque fois qu'on protège une minorité, on est *Suisse*). Or, le devoir national des Suisses allemands est de nous apporter un allemand excellent, celui des Tessinois, un italien sonore et sûr comme celui de M. Motta, et celui des Romands, d'apporter à Berne ou au Tessin un français des plus purs. Notre pays n'est pas une corruption de trois nations, mais la libre union de trois génies, et qui doivent rester purs comme nos cimes. En Suisse, notre ennemi commun, c'est le français fédéral, l'allemand fédéral, l'italien fédéral (en attendant le romanche fédéral). Celui qui « germanise » en français manque non seulement à sa langue, mais à la Suisse. Celui qui « francise » l'allemand fait faute égale.

Le destin de la Suisse est d'être à la fois très petite et très grande. Son territoire n'est rien, son idée est tout. Par ses langues et leurs génies, c'est trois grandeurs unies qu'elle affirme ; dont elle cueille les prémices déjà séculaires, et qui font de son Gothard la clef de voûte de l'Europe, et de son Grütli l'inspiration des meilleurs, des Laharpe, des Dufour, des Spitteler.

Soignons notre français, et passons-le à nos enfants ! Nous ne pouvons mieux servir notre pays. La langue porte en elle la pensée et la foi. Le jour où nous aurons perdu la pureté de notre français, la Suisse sera dangereusement amoindrie.

* * *

Notre langue est notre force. Si elle est notre devoir suisse, elle est aussi notre devoir international et contemporain. La Suisse est neutre et n'a rien à prendre aux grands conflits qui déchirent l'Europe et le monde. Elle en souffre et s'en défend. Mais c'est de son ciel et de ses montagnes qu'elle attend avec raison le secours.

Toutefois les Suisses sont par la langue et le génie Allemands, Italiens, Français, Romanches : Germains ou Latins ; et dans le conflit actuel qui oppose jusqu'à l'Asie et l'Europe, nous avons, nous, notre devoir *latin* à remplir. Notre français nous le crie : ordre, clarté, paix romaine, réalisme, beauté, foi. Notre tâche suisse et latine, selon le vers de Franzoni,

« est d'asseoir l'Idéal au socle du Réel ».

Nous nous rallions tout entiers au clair génie de la Méditerranée. Et si l'on tente d'obscurcir parfois notre ciel, le français que nous parlons, lui, ne s'obscurcit pas, et reste la langue claire, honnête et salvatrice d'un Motta, doublement latin, à Genève.

Ne diminuons pas, entre les mains de nos enfants, cette grande arme claire qu'est notre français.

* * *

Si notre français est une langue de paix et de clarté, une langue sociable, gaie et réconfortante, elle est aussi et enfin en elle-même un merveilleux outil technique : à ses qualités latines fondamentales elle joint ses qualités propres, et surtout sa clarté, qui en a fait la langue de la diplomatie et des traités, qui faisait dire à Gœthe lui-même qu'il n'avait eu la pleine intelligence de son Faust que dans la traduction française ; clarté que le français doit, par un privilège unique, selon Rivarol, à sa fidélité à l'ordre logique : sujet, verbe, complément, etc. ce qui en fait un merveilleux outil de formation. « Ce qui n'est

pas clair n'est pas français ». Eugène Rambert ira jusqu'à dire : « Le français *commence* au *cristal* ».

Langue faite pour l'idée, faite aussi, depuis le XIXe siècle surtout, pour le sentiment, elle joint aujourd'hui à la clarté, la couleur et la musique. Le crime — dont quelques-uns sont tentés, — serait, par vaine recherche, de l'obscurcir et de la corrompre.

Dans sa phrase, dans son imagination, dans sa musique, le français préfigure et résume sa littérature, une des seules qui soient complètes.

Je pense à nos jeunes gens, à nos écoliers, et je me dis qu'il avait certes raison notre vieux maître qui nous répétait avec une conviction qu'il nous a fait partager et dont nous lui sommes reconnaissants : « Dites-vous chaque matin : le français, cette langue admirable que quatre siècles de grands écrivains ont portée à un degré de perfection incomparable... ».

* * *

Comment manier cet outil ? Nous entrons dans la partie « technique » de notre propos.

Ce français que l'enfant porte en lui, il faut peu à peu le lui révéler, l'en rendre conscient, le lui faire comprendre et saisir. On ne sépare point la pensée de son expression, le fond de la forme.

L'écolier, c'est sa langue ; sa langue, c'est lui. Comment s'y prendre pour lui révéler cette intime union, cette identité, et l'amener à aimer sa langue comme lui-même ?

Par l'étude, l'observation, l'exercice, qui peu à peu lui livrent la discipline de cette langue et l'y obligent.

Liaison d'abord entre toutes les parties de l'enseignement, conquête méthodique de cette discipline, qui est la même pour le vocabulaire, la grammaire, l'orthographe, la lecture, la parole et la littérature. Elle est une surveillance constante de soi, de sa pensée, de sa parole, de sa plume. La première leçon prépare, à six ou neuf ans d'intervalle, la dernière ; et rien dans l'orthographe qui ne corresponde à quelque chose dans la composition, rien dans le vocabulaire qui ne se retrouve dans la parole et sous la plume.

* * *

Commençons par la connaissance du mot, c'est-à-dire du *vocabulaire*. La première surveillance de soi commence ici, et n'est point facile. Placer sans peine beaucoup de mots à la suite les uns des autres n'est pas les connaître ni s'en servir ; c'est souvent au contraire ne les avoir jamais regardés. Il faut en effet les avoir tous mesurés, pesés, sentis et compris une fois, « passés en douane ». La propriété du langage, à laquelle nous devons viser, parce que sur elle se fondent et la précision et la clarté, est peut-être ce à quoi il est le plus difficile de former un petit Vaudois. Pour lui un mot a cinquante sens, et cinquante mots nomment le même objet. Il a ici une incroyable « largeur », qui devient une indulgence sauvage. Bien plus, il se méfie des gens qui surveillent et soignent leur langue (et non pas seulement de ceux qui y mettent de l'affectation, ceux qui « raffinent » comme il dit, et que nous condamnons avec lui pour leur manque de naturel), il y voit volontiers de l'hypocrisie, et s'abandonne de préférence à qui lui parle mal : naïf il y voit « moins de forme, mais plus de fond » et ne sait pas que l'hypocrite vient à lui souvent aussi... en sabots ! Il faut en finir une fois pour toutes avec cette méfiance animale, qui finirait par tuer la langue et lui substituer un infernal charabia. Il ne faut pourtant pas, par peur de l'artifice, supprimer l'art, et, par peur de l'éblouissement, condamner la lumière !

Les moyens d'acquérir cette propriété des mots, ou du moins d'en donner le goût, d'en créer le besoin ?

Faire comprendre que c'est souci de vérité, de franchise, de correction ; que celui qui parle mal ment, trompe et corrompt ; qu'employer le mot propre est un devoir moral autant que littéraire. « Le mépris de la forme, déclare Vinet, renferme secrètement le mépris de la pensée. »

Montrer aux élèves combien les gens de métier parlent avec précision ; les maîtres d'état, les artisans sont chez nous parmi ceux qui parlent le mieux (*ne sutor ultra crepidam*, je sais. Mais jusque-là !) Etudier ou évoquer les mots, si j'ose dire, aux mains de ceux qui s'en servent, s'y arrêter longuement un jour et les considérer, les peser, les retourner, les presser, les savourer. Les idées et les images, n'étant que des mots figurés, s'appuient toutes sur des objets matériels ; connaître ceux-ci, c'est préciser par avance celles-là.

Traquer tous solécismes et barbarismes, même les mieux assis, et, sans se lasser, mener la lutte sainte contre les cacographes et les langues perverses — s'inspirer sans crainte de Philippe Godet, de Lancelot, de MM. Nicollier et Thilo, qu'il faut féliciter. Tenter d'extirper *contour* employé pour *tournant*, *se rappeler de* pour *se rappeler quelque chose*, (*causer à* au sens de *causer avec*), *partir à* pour *partir pour*, *rentrer* pour *entrer*, et, si l'on ose s'y attaquer : *dans le but* pour *afin de*, *en vue de*, et *de façon à ce que*, *de manière à ce que*, pour *de façon que*, *de manière que*, et combien d'autres : *poursuivre un but* (très employé en France aussi !), *tracer* pour *biffer*, *barrer*, je me suis *dite*, *je me suis faite*, etc. Condamner sans merci les néologismes barbares, parvenus de la politique, du sport ou de l'auto : *solutionner* pour résoudre, *émotionner* pour émouvoir (que vient faire *émotionné* quand nous avons *ému*, si court, si poignant !), et leurs pareils.

Une plaie du langage, c'est le pléonasme. Eût-on averti les élèves de ce vice, que leur français y gagnerait de moitié : « il ajouta un fleuron *de plus* à la couronne », « une heure de *temps* », « une *petite* mallette » « de l'eau qui se perd *inutilement* », les « *car en effet* », les « *puis ensuite* », « *je préférerais plutôt* », « il semble perdre *en apparence* », « forcé *malgré lui* », « monter *en haut* », « prévoir *d'avance* », « la dernière mode *du jour* », « combler de *mille* politesses ». Que les bons écrivains en usent n'est pas pour nous consoler : Tœpffer a tort, quand il dit : « les robes de la jeune miss, entièrement détrempées (col d'Anterne) la glaçaient *de froid* », et Victor Hugo aussi : « et lançant une pierre, *échappée à sa main* ».

Le brave Corneille a bien raison de dire : « On affaiblit toujours tout ce qu'on exagère ».

Habituons au contraire nos élèves à l'économie des mots ; économie, vertu française et vaudoise ; élégance aussi, puisque l'élégance n'est que l'économie de l'effort.

Un sujet de concours utile consisterait à engager les élèves à relever toutes les fautes de propriété dans les avis, enseignes, écriteaux publics et privés, bandes de cinéma, papiers de la réclame, et à les corriger.

L'*étymologie* est une bonne chose. Elle livre la clé de tant de termes, elle explique avec tant d'humanité, elle supprime ou résout tant de questions ! Même si l'on n'a pas fait de latin ni de grec, il est précieux de se promener dans le jardin des racines

grecques et latines, ouvert à chacun. L'étymologie révèle notre attache vive au passé. Les familles de mots sont une autre découverte, montrant les mots en proie à toutes nos relations, ayant leur vie, image et reflet de la nôtre. Tout ce qui signale cette vie est fécond. Comment ne pas aimer l'humanité de ces mots qui naissent, vivent, s'usent, meurent et ressuscitent ; anonymes ou munis de leurs lettres de noblesse, venus sans passeport de la ferme ou de la forêt, du Roman de Renard, ou de la plume d'un André Chénier (par exemple, c'est lui qui a fait rentrer dans la langue le mot disparu « *rasséréner* ».).

Ce peu de « *sémantique* » vaut déjà une rhétorique.

Dans le *gallicisme* on touche plus à vif encore la langue même ; il est essentiel de le signaler, de l'analyser, et d'en user : « faire la grasse matinée », « monter sur ses grands chevaux ».

Enfin éveiller, exciter la passion du *dictionnaire :* persuader un grand garçon qu'ouvrir son Larousse, mieux : son *Littré*, pour y prendre ou vérifier le sens d'un mot est une opération élégante et plus agréable encore que la grillade d'une cigarette.

La langue se donne à ceux qui la respectent, et elle les sert. Nous aurons fait beaucoup en amenant nos élèves à surveiller leur langue, c'est-à-dire à réfléchir sinon à chaque mot, au moins à un sur cent — et c'est immense dans ce pays où les écoliers préfèrent copier vingt pages à réfléchir deux minutes, où le seul remède à l'imprécision de leur esprit et de leur jargon est la précision du français, leur langue.

* * *

Connaissance du mot, connaissance de la phrase : *grammaire* et *orthographe.* Après le mot, c'est la syntaxe qui nous révèle le génie de notre langue, les lois de notre esprit : la rigueur logique d'une part, le sens des nuances d'autre part. Rien n'est beau comme la construction de la proposition française, la souplesse de la syntaxe des propositions. La ponctuation même est une chose admirable, qui marque, discrète, et cette rigueur et cette souplesse.

Le verbe est le cœur de la phrase ; connaissons-en la force, l'action ; rendons-lui la première place ; déshabituons les élèves de la manie des auxiliaires inutiles : « *Je voudrais essayer de vous faire voir* » pour : « *je désire vous montrer* » ; « *nous nous per-*

mettons de vous prier de bien vouloir faire faire » pour « *veuillez commander* » ; couper les branches gourmandes ; débourrer les phrases ; réduire : *les soldats qui auraient des plaintes à adresser, les adresseront au capitaine de leur compagnie respective* à ceci : *Le soldat se plaint au capitaine.* Tout y est dit, et c'est autrement vif et français.

Le subjonctif, mode de la nuance, de la note individuelle, les touchera, d'autant plus qu'il a tendance à disparaître des pays à dictature où règnent seuls les rudes indicatif et impératif ; il faut leur faire sentir la beauté d'un imparfait du subjonctif dans le « Qu'il mourût ! » de Corneille ; la beauté aussi d'autres formes verbales, le parti émouvant que tire Racine de formes réputées pénibles :

« Ariane, ma sœur, de quel amour blessée,
» Vous *mourûtes* aux bords où vous *fûtes* laissée » ;

la concordance des temps, l'accord des participes, autant de cas révélant la rigueur des règles avec *le sens de l'exception*, chose humaine ; cette humanité de la grammaire est touchante, et bien française. Cela fait, sans doute, un petit jeu d'obstacles dans l'orthographe, mais ce petit jeu a sa valeur : il assouplit ; il est salutaire.

La grammaire historique et « scientifique » d'aujourd'hui exagère, en expliquant tout ; elle ruine les règles. Si l'exception est un signe d'humanité, la règle en est un autre, et tout aussi nécessaire. L'exception la confirme en effet.

Pourquoi ne conterait-on pas aux élèves, comme on le fait en science pour les savants, la vie, la passion des grammairiens les plus nobles, d'un Malherbe, d'un Vaugelas, d'un Lancelot ? Quoi de plus grand que Malherbe mourant et reprenant sa garde sur une faute de français, défendant jusqu'au bout la pureté de sa langue ?

N'abandonnons pas l'*orthographe*, ce commencement de la littérature, selon Sainte-Beuve. Ses rigueurs ne sont point à nulle autre pareilles. Evitons les chinoiseries et les « colles », mais gardons tout ce qui oblige à l'attention et à la réflexion, et n'admettons point les tolérances — ou du moins ne les enseignons pas (même si nous les reconnaissons... aux examens). Les bons écrivains ne les ont jamais reconnues. Leur admission du reste provoque plus d'obscurité que de clarté.

Le silence profond d'une classe qui écrit une dictée est signe de l'attention qu'elle dépense, et ce n'est pas si mal. L'orthographe qui oblige l'esprit à penser à plusieurs choses à la fois, fortifie l'attention, comporte la même vertu que le latin, dont la grande force est de faire penser l'élève à six choses à la fois — ce qui n'est pas toujours un mal, n'en déplaise au proverbe !

Que si l'orthographe française est plus difficile que les autres, c'est que le génie de la langue est divers et exigeant, ennemi de cette facilité « qui est un vice ».

* * *

Scripta manent. Les écrits demeurent, et agissent. Comptons sur la *lecture* pour former nos enfants. Mieux que la parole qui s'envole, un beau texte garde et livre le génie de la langue. Tel portrait de La Bruyère, tel raccourci de Pascal sont d'une séduction sans rivale, et toujours nouvelle. Approchons-les le plus possible de nos enfants.

Lecture orale ou silencieuse :

Le *son de la langue,* la musique des mots, l'accent, le mouvement de la phrase, l'articulation (il faut bien l'obtenir de nos petits Vaudois : deux, trois leçons de respiration, de pose de la voix, de diction guériraient bègues et timides, donneraient l'assurance à parler, à dire), la nette prononciation que cherchent aujourd'hui avec raison nos chorales ; pas de français sans un parler net, aisé, gracieux ;

La *lettre du texte ;* laisser par la lettre agir l'esprit ; le rôle du maître est souvent de ne pas gêner cette action, de se taire pour laisser parler le texte ; le feu de l'âme brûle, égal toujours aux belles pages séculaires, qui, mieux que nous, portent au cœur des enfants la flamme inspiratrice. Ne les privons pas de ces rencontres merveilleuses ! — Et qu'ils aient des bibliothèques !

Mais alors, et d'autant plus, veillons à la qualité de ces textes puissants. Un choix s'impose, sévère. Rien que de l'excellent. Seul le meilleur est assez bon. La Fontaine avant Florian. Point de petits, point de moyens, les grands seuls ! Ils sont, Dieu merci, assez nombreux ! N'en ayons pas peur !

Et par grands textes, nous entendons les textes dont la pensée est grande autant que le style est pur. Nous ne croyons pas à

l'œuvre immorale et bien écrite. Elle ne trompe que les prétentieux et les sots.

Nous faisons nôtre le vers de Boileau, l'honnête homme et le lettré que vous ne prendrez pas en défaut sur ce point délicat :

« Le vers se sent toujours des bassesses du cœur ».

Quoi ? Satan dans la pensée et Dieu dans le style ? Allons donc !

Ne nous abusons point aux champignons vénéneux, et combien séducteurs ! semés dans les lettres contemporaines, hélas !

Ne revenons point, certes, au patois de Chanaan, au « gnan gnan » qu'a si furieusement, si victorieusement combattu Philippe Godet ; mais n'allons point le remplacer par les crèmes douteuses, et déjà surannées, d'un esthétisme empoisonné, fleur de neurasthénie et de vice !

Qu'est-ce que cela dans l'air de nos Alpes et le climat de notre langue ! Arrachons de nos lettres la tunique de Nessus !

Combien Godet a eu raison d'écrire : *Eloge du scrupule !* Qu'est-ce qu'un style qui n'aurait pas de conscience ?

Choix sévère, mais non pas triste. Large place à Molière et à Daudet, et à leurs pareils ! L'étude d'une langue gaie doit être gaie.

Le pont qui conduira à la lecture directe, « à la prise directe », sera la *lecture expliquée.* Elle relèvera la conception, l'ordonnance, la correction et le charme d'un texte, l'unité de sa pensée et de sa forme, la qualité de son inspiration, le bonheur de ses images, les procédés subtils ou simples de son style. Analyse qui formera le goût, poussera à la création personnelle.

* * *

La lecture expliquée s'achèvera dans la diction, et les voies seront ouvertes vers la composition orale et la composition écrite. Elle aura permis de saisir déjà les éléments essentiels d'une *rhétorique :*

On aura vu naître et se développer, s'exprimer une idée, et cette idée se créer son style ; on aura relevé le jeu des images, la qualité des métaphores, la toute-puissance des comparaisons et des antithèses, goûté l'ironie et l'hyperbole ; et tout ce doux mensonge de l'art qui n'en dit que mieux la vérité ; on aura

comparé les figures heureuses aux médiocres et aux absurdes ; on fuira les formes clichées, les métaphores banales, défraîchies ou incohérentes : on ne « trempera plus le pain de l'exilé dans l'absinthe des reproches » ; on ne dira plus qu'un « saint est un homme qui d'un pied touche à la terre et de l'autre regarde le ciel ».

Et surtout on aura compris que l'art vise à la simplicité, à la netteté du trait, à la beauté, supérieure à tout. Et cela forge l'âme et l'assure.

* * *

L'analyse des textes, qui pénètre leur intime rhétorique, conduit tout droit à la *diction* et s'achève en elle. Les beaux textes lus, saisis, il faut les dire avec toute son âme, tout son accent personnel. C'est les prendre définitivement, les unir à soi-même.

Récitation, c'est-à-dire mémoire et expression. Mémoire d'abord — gardons-nous d'en médire. Il n'est pas de plus utile, de plus indispensable servante. Elle est mieux : une des facultés de l'esprit, qui toutes correspondent entre elles. Dans une montre, une roue ne tourne pas sans entraîner les autres. Pour apprendre, il faut d'abord avoir compris ; mémoriser, c'est achever de comprendre, de prendre, d'assimiler, de sentir. Il y a plus d'*esprit* qu'on ne croit dans la mémoire. Et d'ailleurs, il faut pouvoir, dans la vie, se réciter à soi-même quelques centaines de vers au moins, qui ressuscitent du fond du souvenir, amis dorés des bons et des mauvais jours :

« Un vers d'André Chénier chanta dans ma mémoire... »

Cela fait plus de bien parfois à l'âme que le docteur ou le pharmacien !

Expression, ensuite. Laisser dire platement un enfant, est un crime. Tout, mais pas ça ! C'est n'avoir rien senti, c'est se gâter la langue et le caractère, que réciter froidement, que ne pas se donner soi-même. Si l'école active doit être quelque part, c'est bien là. Effort énorme peut-être, la première fois ? Tant mieux ! Il faut y arriver. Il faut que l'enfant s'oublie à la fois et se donne. Il est si riche !

Je crois très utiles des récitals choisis, des spectacles d'un goût sûr. Faire jouer par les élèves des fables, des scènes, des pièces, monter des soirées (pourvu que l'ambiance soit main-

tenue excellente). Il faut parfois, pour « lancer » quelqu'un, le costumer (ce qu'il adore), le transfigurer à ses yeux, le pousser à la parole et au geste, aux feux de la rampe et devant le noir d'une salle vivante et invisible. C'est sur les planches que, pour lui, Molière commencera ou achèvera de se donner.

Formation du caractère aussi, et plaisir de société.

* * *

La *composition* enfin sera toute préparée par ces exercices. L'élève aura compris que la pensée, le sentiment, l'accent personnel sont tout. Il s'efforcera chaque fois de les dégager, de les produire.

Composition orale et écrite.

Orale : si nos enfants bavardent aussi bien que d'autres, ils parlent plus mal, et peut-être parce qu'ils ne s'exercent pas ou fort peu à la parole ; nous devrions leur en donner de multiples occasions.

J'avais un jour, à la campagne, un élève, qui remettait des travaux écrits intelligents mais restait coi à l'interrogation. Son instituteur m'expliqua ce phénomène : « Si vous entriez, me dit-il, à l'heure du dîner chez ce garçon, vous le trouveriez à table avec ses parents ; le père ne dit rien, la mère ne dit rien, le frère aîné ne dit rien... On mange ! »

La ville, en cela, ressemble souvent à la campagne.

Si le silence est d'or, la parole a bien son prix, et il ne faudrait pas attendre tout du silence ! Offrons à nos élèves des occasions de parler :

Parler devant un auditoire critique, faire un exposé sans notes, de deux minutes d'abord, de cinq ou dix minutes ensuite ; permission de parler de n'importe quoi, à deux conditions : de s'exprimer en un français correct et clair, et d'intéresser ceux qui écoutent. Une critique suit l'exposé, un secrétaire — nouveau chaque fois, — consigne dans un cahier l'événement, sa physionomie, son résultat.

Cet exercice est très formateur. Il habitue l'élève à discipliner sa langue et sa pensée, à acquérir une parole — et plus tard tel conseiller communal exprimera devant tous, au moment opportun, son opinion — sans suer Dieu sait quelle sueur !

Ecrite : La parole entraînera la plume, et la plume la parole. Composition orale et écrite se prêtent appui. La rédaction d'un journal personnel, la rédaction de notes sont précieuses et préparent aux compositions plus difficiles (voire, en passant aux procès-verbaux auxquels plus tard nul n'échappe), à l'analyse écrite de textes, et à la composition proprement dite, où tout doit être tiré de soi : fond et forme. C'est le plus bel exercice de français, le plus formateur, le plus socratique : « Connais-toi toi-même » ;

Loi de *sincérité* d'abord (l'originalité, l'intérêt sont à ce prix), même hardie ;

Loi de *tirer tout de son expérience* (à 7 ans on en a une déjà), cultiver son jardin :

> « Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,
> » Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles » ;

Aller du connu à l'inconnu ;
Loi d'*unité*, loi de *gradation*, loi générale du *choix*.

Et, quant aux genres de composition, commencer par le *portrait*, d'où *le trait* principal se dégage plus facilement, prendre ensuite la *description*, considérer un paysage comme un visage ; en dégager *le trait* fondamental, *l'impression dominante*, se souvenant « qu'un paysage est un état d'âme » — ; puis le *récit* qui est *une action* principale ; puis la *dissertation*, qui est *une idée* principale.

Nous ne craignons pas d'engager les meilleurs élèves à composer des vers ; non pour leur créer de pénibles illusions, mais pour les initier au métier, leur faire comprendre et admirer les vers des autres (et il y a bien, du reste, dans chaque classe, un poète au moins) ; bien plus les mauvais vers qu'ils feront amélioreront leur prose. Ainsi le correcteur des mauvaises écritures fait écrire ses victimes sur un méchant papier où le bec pique et croche, et quand elles y ont malgré tout tracé une page ou deux, il leur remet la main sur papier lisse...

Tous ces exercices, du vocabulaire à la composition, se seront enchaînés. Le mot, la phrase, la page, la parole et la plume auront tour à tour, et chacun davantage, engagé l'enfant dans un

engrenage formateur ; le captant de toutes parts, le disciplinant jusque dans son intimité, ils l'auront peu à peu, et sûrement, amené à l'indépendance et à la maîtrise.

* * *

Voilà bien des choses que chacun sait ; voilà enfoncées bien des portes ouvertes ! Je demande pardon de ce simple voyage à travers des lieux communs. Mon excuse est fort pauvre : il peut être utile de rappeler les vérités les plus banales.

Et si j'ai pu confirmer quelqu'un dans le respect qu'il porte à sa langue et dans l'espoir que nous fondons sur elle pour former notre jeunesse, j'en aurai de la joie.

Après Dieu, c'est à notre langue que nous devons le plus. Et nous serions des clercs qui trahissent, si nous diminuions chez nos enfants, si peu que ce soit, un trésor qui leur appartient déjà plus qu'à nous.

Aujourd'hui nous inquiète. Que sera demain ?

Quel que soit son secret, le salut du pays est pour une bonne part dans sa langue : clarté, franchise, honnêteté, générosité, courage... Tout le passé y respire, et le présent ; et nous pouvons en elle écouter l'avenir.

Notre avenir, c'est notre français.

Camille DUDAN.